

LA LOUVE DE BIAŁOWIEŻA

Leslie Benoît

Iskra Édition

LA LOUVE DE BIAŁOWIEŻA

Roman

Leslie Benoît

Tome II · Diptyque des louves
Fait suite à La louve de l'autoroute

© 2026, Leslie Benoît

© 2026, Iskra Édition, pour la présente édition

www.iskra-edition.fr

ISBN : 9789403835129

Tous droits de traduction, d'adaptation et de reproduction, par quelque procédé que ce soit, réservés pour tous pays. Toute reproduction ou représentation intégrale ou partielle, par quelque procédé que ce soit, des pages publiées dans le présent ouvrage, faite sans l'autorisation de l'éditeur est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les personnages, les lieux nommés et les situations décrites dans ce roman sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait purement fortuite.

LA MAISON DE RENNES

Elle était en train d'anesthésier un labrador de huit ans quand le téléphone du cabinet sonna dans le couloir. Elle entendit la voix de la secrétaire qui décrochait, puis un silence, puis la porte qui s'ouvrait doucement derrière elle. Elle ne se retourna pas. Elle regardait le goutte-à-goutte d'anesthésique descendre dans la veine du chien, les pattes qui se détendaient, la langue qui s'allongeait sur la table inox. En se penchant pour vérifier le réflexe, elle sentit une gêne dans le bas-ventre, sourde, pas vraiment une douleur, plutôt une pression. Elle se redressa doucement. Elle pensa qu'il fallait qu'elle reprenne son rendez-vous chez la gynécologue, qu'elle avait décalé deux fois depuis l'automne. Elle y penserait à la fin de la semaine.

— Clara. C'est l'infirmière de votre mère.

Elle acheva l'injection, vérifia le réflexe palpébral, ajusta le masque à oxygène. Bertrand, en face d'elle, avait levé la tête sans interrompre la préparation du champ opératoire.

— Je prends. Donne-moi deux minutes.

Bertrand la regarda.

— Vas-y. Je continue.

— C'est ma mère.

— Vas-y.

Elle ôta ses gants, les jeta, passa dans le bureau. Elle prit le combiné. L'infirmière s'appelait Brigitte. Elle venait tous les matins depuis janvier, quand Françoise était rentrée chez elle après trois semaines d'hôpital, quand Clara avait décidé de la maintenir à domicile plutôt que de la faire repartir en EHPAD. Brigitte avait cinquante-sept ans, elle avait fait toute sa carrière en soins palliatifs, elle parlait bas, elle savait.

— Clara. Je ne veux pas vous alarmer, mais je crois qu'il faut que vous veniez. Pas dans quelques jours. Aujourd'hui si vous pouvez.

— Qu'est-ce qui s'est passé.

— Cette nuit a été longue. Sa respiration a changé ce matin. Les mains aussi. Le regard.

— Elle souffre.

— Non. J'ai ajusté la morphine. Elle est calme. Mais je crois que c'est le moment.

— J'arrive. Je prends la route dans deux heures. Je serai là vers dix-neuf heures.

— D'accord. Je reste jusqu'à vingt heures ce soir, je vous attendrai. Vous pouvez aussi m'appeler en route si vous avez besoin.

— Merci, Brigitte.

Elle racrocha. Elle resta debout dans le bureau une minute. Elle regarda par la fenêtre la rue Sainte-Barbe qui descendait vers la mer. Il faisait clair, un vent d'ouest levait la poussière dans le caniveau, un vieux monsieur passait avec son caddie. Mars avait commencé tiède. Les bourgeons étaient sortis plus tôt que d'habitude.

Elle revint au bloc. Bertrand avait posé les champs, préparé le scalpel. Il travaillait vite, sans bavarder, c'était sa manière de l'aider.

— Je pars tout de suite après.

Elle remettait ses gants.

— Je finis sans toi. Tu prépares ton sac, tu t'occupes de la louve, tu pars. Je m'occupe des rendez-vous de cet après-midi.

— Il y a le vieux setter de madame Dorléac à quinze heures.

— Je le fais. Ne t'inquiète pas.

— Je ne sais pas combien de temps je serai partie.

— Tu seras partie le temps qu'il faudra.

Elle le regarda. Il avait quarante-cinq ans, des cheveux gris qui grisonnaient depuis deux ans plus vite qu'avant, une barbe de trois jours qu'il n'avait jamais rasée complètement depuis qu'elle le connaissait. Il était son associé depuis quatre ans et demi. Depuis qu'elle était revenue de Draguignan, en novembre, il avait pris plus que sa part au cabinet sans jamais rien demander en échange, pas même qu'elle lui raconte. Elle n'avait rien raconté.

— Merci.

— Ça va aller, Clara.

— Oui.

Elle fit l'incision. Elle vérifia une dernière fois le pouls du labrador. Puis elle laissa Bertrand prendre le relais, elle sortit du bloc, elle ôta sa blouse, elle raccrocha son stéthoscope à la patère.

Dans le vestiaire, elle prit son manteau, son sac. Elle passa par la réception saluer Élise, la jeune assistante, lui dit qu'elle partait quelques jours, qu'elle ne savait pas combien. Élise hocha la tête sans poser de question. Tout le monde au cabinet avait appris à ne pas poser de question.

Elle sortit. Elle marcha jusqu'à sa maison, trois rues plus loin, dans la vieille ville. L'air sentait l'iode et le pain chaud d'une boulangerie qu'elle dépassa.

Chez elle, elle fit vite. Elle monta dans la chambre, sortit un sac de voyage, y mit des vêtements pour trois ou quatre jours, une trousse de toilette, un chargeur de téléphone. Elle descendit à la cuisine. Elle vida la gamelle d'eau de la louve, la rinça, la remplit. Elle prit un sac de croquettes encore entamé, des lamelles de bœuf séché qu'elle utilisait pour les ordres, la laisse en corde épaisse, le harnais renforcé. Elle mit tout dans un grand sac isotherme qu'elle posa à côté du sac de voyage.

Elle appela la louve. La louve arriva du salon, pas en courant, d'un pas tranquille qu'elle avait pris depuis quelques mois maintenant qu'elle était presque adulte. Elle faisait vingt-huit kilos. Elle avait un pelage d'hiver épais, gris-fauve sur le dos, plus clair sur le ventre, une tête puissante, des yeux d'un jaune ambré profond. On ne la prenait plus pour un chien-loup tchécoslovaque depuis longtemps. On ne disait plus rien en la voyant. Les gens changeaient de trottoir, ou la regardaient intensément, ou faisaient semblant de rien voir.

Clara la fit sortir faire ses besoins dans la petite cour. Puis elle la harnacha, l'emmena à la voiture, la fit monter à l'arrière sur la couverture pliée qui était devenue sa place depuis janvier. La louve s'y coucha sans protester.

Elle avait mis quatre mois à accepter ce que la louve était devenue. Elle avait essayé pendant tout l'hiver de faire comme si c'était un grand chien un peu particulier. Elle avait cru

qu'elle pouvait organiser la vie de Saint-Malo autour de ça, le cabinet, la maison, la cour, les promenades tôt le matin dans les remparts quand personne ne marchait encore. Elle avait cru que ça tiendrait. Mais en février, deux choses s'étaient passées. La louve avait tué un chat du voisinage qu'elle avait surpris sur le mur de la cour. Et Clara avait aperçu, dans le rétroviseur un matin, un véhicule de gendarmerie qui faisait demi-tour pour la suivre parce qu'ils avaient vu la louve à l'arrière et qu'ils voulaient sans doute contrôler le carnet de santé. Elle avait bifurqué vite dans une ruelle, elle avait perdu la gendarmerie. Elle était rentrée le cœur battant. Elle avait compris qu'elle ne pouvait plus continuer longtemps.

Elle n'avait pas encore agi. Elle avait repoussé. Elle s'était dit qu'elle chercherait un refuge, qu'elle préviendrait Inès, qu'elle trouverait une solution. Mais elle n'avait rien fait. Elle avait traîné. Elle avait cru qu'elle avait le temps.

Elle jeta les sacs dans le coffre, referma, monta au volant. Elle regarda la louve dans le rétroviseur. La louve avait posé la tête sur ses pattes, elle la regardait aussi.

— On va voir maman.

La louve cligna des yeux.

Clara démarra. Elle sortit de la ville par le boulevard de la République, rejoignit la quatre-voies en direction de Dol et de Rennes. Il était quatorze heures trente. Elle allait avoir deux heures quinze de route.

La route entre Saint-Malo et Rennes, elle la connaissait par cœur. Elle l'avait faite des centaines de fois depuis quinze ans, depuis qu'elle étudiait à Lyon et qu'elle rentrait voir ses parents le week-end, puis depuis qu'elle s'était installée à Saint-Malo et que sa mère habitait seule à Rennes. Elle n'avait plus besoin de regarder les panneaux. Ses mains et ses pieds faisaient la route sans elle.

Elle pensa à Françoise et à ce qu'elle allait trouver. Elle avait vu sa mère trois semaines plus tôt, lors d'un week-end rapide. Françoise était alitée, mais consciente par moments, elle avait fait semblant d'aller mieux pour la visite. Clara savait qu'elle

avait menti. Elle ne savait pas dans quel état elle la retrouverait cette fois.

Clara se dit qu'en trois semaines tout pouvait basculer. Brigitte l'avait prévenue il y a dix jours déjà que les constantes glissaient. Elle avait eu le temps de se préparer, dans la mesure où on se prépare à ça. Elle n'avait pas vu venir la fin, mais elle n'était pas surprise qu'elle vienne.

Elle passa Dol-de-Bretagne. Le paysage devint plus bocager, des prés verts, des haies taillées, des fermes basses. Il y avait des tracteurs qui épandaient du lisier, l'odeur entraînait dans la voiture par les ventilations. Elle ne rabattit pas.

Elle pensa à son père. Il était mort en mai 2013, à cinquante-sept ans, dans la cuisine de Rennes un dimanche matin. Accident vasculaire cérébral. Sa mère avait appelé les pompiers, ils étaient arrivés trop tard. Clara avait quinze ans. Elle avait vu son père au funérarium deux jours après, la peau jaune, les lèvres serrées. Sa mère avait vécu seule depuis, dans la même maison, pendant douze ans. Seule, puis malade, puis plus malade.

Clara pensa qu'elle serait orpheline dans quelques heures. Le mot la traversa sans qu'elle en tire quoi que ce soit. Elle avait vingt-neuf ans. Les gens de son âge n'étaient pas orphelins en général. Mais il y en avait, quelques-uns, et désormais elle en serait une. Ça ne lui faisait rien de particulier. Ça lui paraissait simplement étrange, comme un mot technique qu'on lui aurait appliqué sans prévenir.

Elle dépassa une file de camions, reprit la voie de droite. La louve dormait à l'arrière, ou faisait semblant. Clara vérifia par le rétroviseur. Les flancs respiraient lentement.

Elle pensa à Inès. Inès était en Corse depuis un mois, elle avait ouvert son cabinet équin dans la Balagne début mars, elle lui envoyait des photos de chevaux dans des oliveraies. Elles s'écrivaient trois ou quatre fois par semaine, sans rythme fixe. Inès savait que la mère de Clara déclinait. Clara décida qu'elle l'appellerait le lendemain, quand elle aurait vu, quand elle saurait combien de temps il restait.

Elle pensa à Léa aussi. Léa et elle s'étaient vues une fois, en janvier, quand Léa était passée quelques jours à Paris. Elles avaient dîné dans un petit restaurant près de la gare Saint-Lazare, elles avaient parlé jusqu'à minuit, puis elles s'étaient embrassées sur le trottoir en se disant à bientôt. Clara avait pris un train pour Saint-Malo. Léa avait pris un avion pour Berlin le lendemain. Elles s'écrivaient moins qu'Inès et elle, mais elles s'écrivaient.

Elle pensa que ces deux femmes étaient devenues, sans qu'elle puisse l'expliquer vraiment, les deux personnes à qui elle devrait annoncer la mort de sa mère en premier. Avant Bertrand. Avant sa cousine de Lorient qu'elle voyait encore de temps en temps. Avant Hélène qui était pourtant son amie depuis quinze ans. Quelque chose s'était déplacé en elle depuis Draguignan, dans la hiérarchie de ses attachements, et elle ne s'en rendait compte que dans ces moments-là, quand une circonstance la forçait à ranger les gens dans un ordre.

Elle arriva à la périphérie de Rennes à dix-sept heures moins le quart. Elle contourna la ville par le sud, prit la sortie vers le quartier Jeanne-d'Arc, s'engagea dans les rues calmes où vivaient des retraités, des fonctionnaires, des familles installées depuis vingt ans.

La maison de Françoise était au bout d'une rue en impasse, une petite maison des années soixante avec un jardinet devant, un grillage, un magnolia qui commençait à bourgeonner. Clara se gara devant. Elle coupa le moteur.

Elle resta une minute dans la voiture sans bouger.

Elle regarda la porte d'entrée. Elle regarda la fenêtre du salon, dont les rideaux étaient tirés. Elle regarda la fenêtre de la chambre, à l'étage, dont le volet était à demi baissé.

Elle pensa que c'était la dernière fois qu'elle arrivait à cette maison avec sa mère dedans. La prochaine fois qu'elle franchirait ce portillon, il n'y aurait plus que les meubles et les odeurs.

Elle sortit. Elle fit sortir la louve aussi, elle la tint en laisse courte. Elle ouvrit le portillon, remonta l'allée, sonna.

Brigitte ouvrit. Une femme solide aux cheveux blancs coupés court, en blouse verte de soignante. Elle regarda d'abord Clara, puis la louve, qui s'assit spontanément sur le perron.

— Elle peut entrer.

— Bien sûr. Du moment qu'elle est calme.

— Elle est calme.

— Alors entrez.

Clara entra. L'odeur de la maison lui arriva comme toujours, cire, café, lavande. Mais il y avait maintenant autre chose en dessous. Une odeur plus sourde, plus médicale, qu'elle connaissait par son métier mais qu'elle n'avait jamais sentie chez sa mère avant. L'odeur de quelqu'un qui ne se lève plus.

— Elle est là-haut.

— Oui. Elle dort depuis deux heures. Sa respiration est régulière. Je l'ai repositionnée il y a une heure.

— Je monte.

— Allez-y.

Brigitte s'écarta. Clara laissa la louve couchée au pied de l'escalier, lui fit le signe qu'elle connaissait maintenant, la main à plat tournée vers le sol. La louve posa la tête sur ses pattes.

Clara monta l'escalier. Les marches craquaient toujours au même endroit, à la troisième et à la septième. Elle s'arrêta à la cinquième, une seconde, main sur la rampe qu'elle n'avait jamais prise enfant. Elle avait le souffle plus court qu'il n'aurait dû l'être pour quelqu'un qui venait de grimper quatre marches. Elle mit ça sur le compte du choc de revenir dans cette maison. Elle reprit. Elle arriva sur le palier.

La porte de la chambre était entrouverte. Une lumière douce, filtrée par le volet à demi baissé. Un silence.

Elle poussa la porte.

Sa mère était couchée sur le dos, un coussin dans le dos, les deux mains posées sur le drap. Elle avait beaucoup maigri en trois semaines. Ses cheveux étaient propres, ils avaient été lavés récemment, Brigitte les avait brossés. Son visage était calme, les yeux fermés.

Clara s'approcha, tira la chaise qui était là, s'assit.

Elle prit la main de sa mère. La main était tiède. Elle serra doucement.

Françoise ouvrit les yeux.

Elle regarda d'abord le plafond. Puis elle tourna la tête lentement vers la droite, vers Clara. Son regard mit deux ou trois secondes à se poser. Puis il se posa. Puis il sembla reconnaître quelque chose, un visage familier qu'elle n'arrivait pas à nommer.

Elle ouvrit la bouche. Ses lèvres étaient sèches. Elle articula un mot avec difficulté.

— Joachim.

Clara ne bougea pas.

Elle ne connaissait pas de Joachim. Elle ne connaissait personne de ce nom, ni dans la famille, ni parmi les amis de sa mère, ni parmi les anciens collègues de son père. Aucun Joachim n'était jamais passé à la maison de Rennes pendant son enfance, aucun Joachim n'apparaissait dans les conversations de sa mère même après qu'elle eut commencé à confondre les époques et les personnes. C'était un prénom qu'elle entendait pour la première fois dans la bouche de Françoise.

— Maman, c'est moi. C'est Clara.

Françoise la regarda encore. Ses yeux avaient quelque chose de très lointain maintenant, non plus confus mais distant, comme si elle regardait Clara depuis une fenêtre à travers laquelle il fallait beaucoup d'effort pour voir. Elle ouvrit à nouveau la bouche.

— Joachim.

Elle n'ajouta rien. Elle referma les yeux.

Clara resta immobile, la main de sa mère dans la sienne. Dehors, en bas, un chien aboya deux fois dans un jardin du voisinage, puis s'arrêta. La maison se remit à son silence. Au rez-de-chaussée, elle entendit Brigitte marcher doucement vers la cuisine, le frottement de ses chaussons sur le parquet.

Clara regarda le visage de sa mère. Elle regarda la main qu'elle tenait. Elle regarda le réveil de chevet qui indiquait dix-sept heures zéro quatre. Elle pensa qu'elle était arrivée, qu'elle était

assise, qu'elle ne partirait pas. Elle pensa qu'il y avait un prénom dans la bouche de sa mère, un prénom qu'elle n'avait jamais entendu, et elle le laissa là, dans l'air de la chambre, sans essayer de le comprendre.

Elle tenait la main.

Brigitte resta encore une heure. Elle monta une fois vérifier Françoise, ajusta le coussin du bas du dos, prit les constantes à voix basse. Elle sourit à Clara en redescendant. À vingt heures, elle lui dit qu'elle rentrait chez elle, qu'elle reviendrait à sept heures du matin, qu'elle était joignable toute la nuit si besoin. Clara nota le numéro, le mit dans son téléphone sous le prénom Brigitte sans nom de famille. Brigitte partit.

Clara resta seule avec la louve en bas, et avec sa mère à l'étage. Elle se fit un œuf sur le plat dans la cuisine. Elle n'avait pas faim mais elle se dit qu'il fallait manger quelque chose. Elle mangea debout. Elle donna les croquettes à la louve, changea son eau. Elle remonta vérifier Françoise une fois, redescendit, sortit la louve dans le jardinet derrière la maison, un jardinet qu'elle n'avait pas vu depuis quatre ans peut-être, avec un petit rosier sans feuilles et un merisier qui faisait de l'ombre sur la terrasse. La louve fit le tour, renifla, revint. Clara la rentra.

À vingt-deux heures elle monta se coucher. Elle prit son ancienne chambre, celle du bout du couloir, qu'elle n'avait pas ouverte depuis la dernière fois où elle avait dormi là, peut-être un an plus tôt, peut-être deux. Les draps étaient propres, Brigitte les avait refaits. La chambre sentait un peu l'enfermement mais pas la poussière. Il y avait encore ses livres de l'adolescence sur l'étagère, un poster de film qu'elle avait oublié, un bureau qu'elle n'avait jamais emporté quand elle était partie à Lyon puis à Saint-Malo. Elle se déshabilla, se glissa sous la couette. Elle laissa la porte entrouverte pour entendre sa mère. Elle entendait la respiration lente à travers le mur. Elle entendait aussi, en bas, la respiration plus calme de la louve couchée dans l'entrée.

Elle s'endormit plus vite qu'elle ne l'aurait cru.

Elle se mit à rêver presque aussitôt.

Elle rêva qu'elle était dans un parc qu'elle reconnaissait sans pouvoir le nommer. Peut-être le Thabor à Rennes. Peut-être un jardin plus petit, peut-être juste un square. Des bancs verts en fer forgé, des marronniers, du gravier clair, des pigeons qui marchaient en balançant la tête. Elle avait quatre ou cinq ans. Elle était assise par terre, elle poussait une petite voiture rouge dans les cailloux. Sa mère était sur un banc à quelques mètres. Elle portait une jupe bleue, un chemisier plus clair, ses cheveux étaient attachés. Un homme était assis à côté d'elle, trop près. Clara ne voyait pas son visage. Elle voyait un pantalon beige, une veste plus sombre, une main qui tenait une cigarette. La main était posée sur le banc, entre eux, près de la cuisse de sa mère. Sa mère ne la regardait pas, elle regardait l'homme. Elle parlait bas. Elle riait un peu, d'un rire que Clara ne lui connaissait pas.

Puis Clara entendit sa mère dire un mot. Elle dit — Joachim. Pas comme on appelle quelqu'un, plus doucement, plus intérieurement, comme on goûte un mot.

Clara leva la tête. Elle essaya de se lever pour aller vers eux. Ses jambes ne bougèrent pas. Elle essaya d'appeler sa mère, elle ne put pas. Le rire s'éloigna. Le parc s'éloigna. Les couleurs pâlirent.

Elle se réveilla.

Il faisait nuit. Elle avait les yeux ouverts dans le noir. Elle entendait, à travers le mur, la respiration de Françoise qui continuait, ralentie mais régulière. Elle ne bougea pas. Elle resta une minute avec ce qui lui restait du rêve.

Il ne lui restait presque rien. Le parc avait disparu. La jupe bleue avait disparu. La main sur le banc avait disparu. Le rire de sa mère s'était fait plus sourd, elle ne savait plus si elle l'avait vraiment entendu ou si elle l'avait reconstruit au réveil. Seul le prénom demeurait, porté par une intonation qu'elle n'arrivait pas à décrire. Joachim, dans la bouche de sa mère, avec cette douceur qu'elle ne lui connaissait pas.

Elle se dit que c'était le prénom d'en bas qui lui était revenu dans son sommeil, que le cerveau faisait ce genre de choses, qu'elle avait entendu sa mère dire Joachim deux fois dans la

chambre et que son esprit l'avait recyclé dans un rêve sans queue ni tête. Elle se dit cela pour se rassurer.

Mais quelque chose en elle, en dessous, savait que ce n'était pas exactement ça. Que la scène dans le parc était venue d'avant, de plus loin, d'un moment où elle avait quatre ans et où elle ne comprenait pas ce qu'elle voyait. Que le cerveau ne fabriquait pas ces détails-là, la jupe bleue, la cigarette, la position de la main sur le banc.

Elle resta éveillée peut-être une heure. Elle écoutait sa mère respirer. Elle ne chercherait pas. Si sa mère avait voulu qu'elle sache, elle aurait dit. Une femme qui mourait depuis quatre jours et qui avait eu le temps de réfléchir avait le droit de décider ce qu'elle laissait derrière elle.

Elle se rendormit vers trois heures du matin. Elle ne rêva plus.

LES DERNIERS JOURS

Brigitte revint à sept heures du matin comme elle l'avait dit. Elle trouva Clara dans la cuisine, en train de préparer du café. La louve était couchée sous la table. Brigitte demanda si la nuit avait été calme. Clara fit oui de la tête. Elles montèrent ensemble voir Françoise. Elle dormait encore, la respiration plus lente que la veille, un peu râpeuse.

— Elle n'a pas parlé cette nuit.

— Elle a dit un mot en arrivant hier après-midi. Rien d'autre.

— Quel mot.

Clara hésita. Elle faillit dire Joachim. Elle ne dit rien pendant une seconde. Puis elle dit, un prénom. Je ne connais pas la personne.

Brigitte hocha la tête.

— Ça arrive souvent. Les gens en fin de vie remontent à des moments très anciens. Parfois ce sont des parents morts depuis longtemps, parfois des gens qu'ils n'ont pas vus depuis cinquante ans. Parfois des prénoms que la famille ne reconnaît pas. Je ne m'en étonne plus.

— Vous pensez qu'elle sait encore qui je suis.

— Elle vous a regardée, non.

— Oui. Mais elle a dit le prénom.

— Elle vous a regardée. Ça compte.

Elles descendirent. Brigitte fit sa toilette à Françoise, changea le drap du dessus, humecta ses lèvres avec une petite éponge sur un bâtonnet. Elle expliqua à Clara les gestes qu'elle ferait elle aussi dans la journée si Brigitte n'était pas là. La morphine, le cathéter sous-cutané, le patch sur la cuisse. Clara connaissait les principes par son métier, les dosages étaient différents mais la logique était la même. Elle acquiesça.

Brigitte resta jusqu'à onze heures, puis repartit. Elle revenait à dix-sept heures. Elle laissa son numéro sur le frigo. Elle dit à Clara qu'elle pouvait appeler pour n'importe quoi, même juste pour poser une question.

Clara resta seule avec sa mère.

Elle passa la matinée dans la chambre, à côté du lit. Elle avait pris un livre mais elle ne lisait pas. Elle regardait Françoise dormir. Elle regardait ses mains, qui avaient toujours été soignées, maintenant amaigries, les veines saillantes. Elle regardait le petit tas de bijoux que Brigitte avait enlevés pour la toilette, sur la commode, une alliance simple, une petite chaîne en or, une montre. Elle reconnut la montre. Son père l'avait offerte à Françoise pour ses quarante ans. Clara devait avoir dix ans.

Elle essaya de se rappeler Françoise à quarante ans. Elle se rappela des fragments. Elle se rappela un voyage en camping-car avec ses parents dans le Finistère, un été. Elle se rappela une robe d'été à fleurs que sa mère avait portée longtemps. Elle se rappela des anniversaires dans la maison à Rennes, avec les grands-parents paternels quand ils étaient encore vivants, avec une cousine de Lorient qui venait parfois. Elle ne se rappela pas sa mère ailleurs que dans le cadre de leur vie de famille. Françoise n'était jamais ressortie toute seule pour elle. Françoise était sa mère, la femme de son père, l'infirmière scolaire du collège où elle avait longtemps travaillé. Elle n'avait pas eu, dans la mémoire de Clara, d'existence qui aurait été à elle toute seule.

Clara se dit que c'était peut-être pour ça que le prénom l'avait tant remuée. Pas parce que c'était un amant hypothétique. Parce que c'était un signe qu'il y avait eu autre chose, qu'elle ne savait pas ce que sa mère avait été en dehors de son rôle de mère et d'épouse, qu'elle avait accepté sans se poser la question, pendant vingt-neuf ans, l'idée d'une mère qui n'avait été que sa mère.

Vers midi, Françoise ouvrit les yeux. Elle regarda Clara, cette fois plus longtemps.

— Tu es rentrée de l'école.

Clara ne la corrigea pas. Elle dit oui.

— Ton père est où.

— Il travaille, maman. Il rentre tard.

— Ah.

Françoise referma les yeux, resta silencieuse une minute, les rouvrit.

— Tu as faim.

— Non, maman. J'ai mangé.

— Tant mieux.

Elle sembla hésiter, la bouche ouverte. Puis elle reprit, plus bas.

— Tu n'es pas Hanna.

Clara sentit son cœur cogner.

— Non, maman. Je suis Clara.

— Clara.

Françoise répéta le prénom comme si elle le retrouvait.

— Clara. Oui. Tu n'as pas les mêmes mains.

Elle regarda la main de Clara qui tenait la sienne. Elle la regarda longtemps. Puis elle referma les yeux. Elle se rendormit.

Clara resta immobile. Elle pensa à deux choses en même temps. Que sa mère avait rectifié elle-même le prénom, qu'elle savait donc dans un coin d'elle que Clara n'était pas Hanna. Et que Hanna était quelqu'un qui avait des mains, des mains dont sa mère se rappelait encore, des mains qu'elle avait dû tenir, regarder, reconnaître assez pour les opposer à celles de sa fille. Elle pensa qu'elle s'était trompée, donc. Que Joachim n'était peut-être pas la seule piste, qu'il y avait aussi une Hanna, qu'elle ne savait rien de ce qu'avait été la vie intérieure de cette femme allongée devant elle, qu'elle n'avait peut-être jamais rien su.

Elle se leva, descendit à la cuisine. Elle fit bouillir de l'eau, prépara une infusion de tilleul, remonta avec une tasse. Elle n'en but pas la moitié. La main qui tenait la tasse tremblait légèrement. Elle reposa la tasse sur la table de chevet.

Elle appela Bertrand vers quatorze heures.

— Elle est comment.

— Elle dort. Elle a parlé un peu ce matin. Elle se trompe de prénoms. Elle me prend pour d'autres personnes.

— C'est normal, Clara.

— Je sais.

— Tu as besoin que je vienne.

— Non. Pas encore. Peut-être pour les obsèques.

— Dis-moi quand.

— Je te dirai.

Un silence.

— Clara, tu manges.

— Je mange.

— D'accord.

Un autre silence.

— Le setter de madame Dorléac, hier, il a failli me mordre quand j'ai voulu regarder son oreille.

— Il me mord moi aussi. Il n'aime personne.

— Elle m'a dit, Clara le fait toujours, ça ne le dérange pas du tout. Je lui ai répondu que chacun ses talents.

Clara sourit pour la première fois depuis son arrivée à Rennes.

— Tu veux que je t'explique comment je fais.

— Une autre fois. Là tu es pas en forme pour enseigner.

— D'accord.

— Repose-toi. Mange. Appelle quand tu veux.

Elle raccrocha. Elle sortit la louve dans le jardin. Elle se mit sur la terrasse, dans un transat qui devait être là depuis des années, dont le tissu avait fané. Elle ferma les yeux au soleil. Il faisait tiède. Une voisine cognait quelque chose dans son jardin par-dessus la haie, peut-être un clou dans du bois. Un oiseau chantait dans le merisier. Clara sentit qu'elle avait sommeil. Elle s'assoupit.

Elle rêva encore.

Elle rêva du même parc. Les bancs verts, les marronniers, le gravier. Cette fois elle n'était pas devant la scène, elle était derrière, un peu plus loin. Elle voyait les mêmes dos, la jupe bleue, la veste sombre, la main sur le banc. Elle voyait aussi, cette fois, la nuque de l'homme. Des cheveux bruns, coupés court mais pas trop, sans gris. Un cou mince. Les oreilles un peu décollées.

Elle n'entendait pas le prénom cette fois. Elle entendait la voix de l'homme. Une voix qui disait quelque chose qu'elle ne comprenait pas, peut-être en français, peut-être pas, elle ne

savait pas. Une voix grave, douce, qui posait des questions. Sa mère répondait à voix basse. Puis elle riait.

Clara voulut s'approcher. Elle avait ses jambes cette fois. Elle avançait de trois pas sur le gravier. Le gravier fit du bruit. Sa mère tourna la tête vers elle.

Clara se réveilla.

Elle était dans le transat, le soleil avait tourné, elle avait une joue brûlante. La louve dormait à ses pieds. Le rêve se défaisait déjà. Les oreilles de l'homme restèrent quelques secondes, puis disparurent. La nuque resta plus longtemps. Puis elle disparut aussi. Ce qui resta, c'était la certitude que sa mère s'était retournée pour la regarder, elle, Clara, à quatre ans. Que sa mère l'avait vue. Qu'elle n'avait pas eu peur mais qu'elle avait refusé qu'elle s'approche.

Elle pensa, ma mère savait que je les avais vus. Et elle a fait en sorte que je ne m'approche pas. Et elle n'en a jamais reparlé. Elle pensa cela et aussitôt elle se dit qu'elle n'avait pas le droit d'en tirer des conclusions à partir d'un rêve. Qu'il y avait peut-être eu un parc, un homme, un moment. Ou peut-être pas. Qu'elle ne saurait jamais.

Elle rentra dans la maison. Elle but un verre d'eau.

À seize heures, Françoise se réveilla encore. Elle regarda Clara sans la reconnaître pendant quelques secondes, puis la reconnut, sourit faiblement.

— Ma chérie.

— Oui, maman.

— Tu es là depuis quand.

— Je suis arrivée hier.

— Tant mieux.

Elle ferma les yeux à demi. Elle avait quelque chose à dire qui cherchait son chemin.

— Clara.

— Oui.

— Il y a des gens qu'on a aimés.

Elle s'arrêta. Elle reprit.

— Qu'on a aimés, et on n'en dit rien. Parce qu'on ne peut pas.

Et puis à la fin, ça remonte.

Clara ne dit rien.

— Ton père aussi avait aimé quelqu'un, tu sais. Avant moi. Une fille de Quimper. Il m'en parlait au début. Et puis il a arrêté d'en parler. Moi je n'ai jamais arrêté. Je n'en ai jamais parlé à personne mais je n'ai jamais arrêté.

Clara sentit que sa gorge se serrait.

— Maman.

— Ça ne fait rien, Clara. C'est la vie. On aime deux fois. On aime trois fois. On n'en dit qu'une.

Elle ferma les yeux, cette fois pour de bon. Sa respiration redevint celle du sommeil.

Clara resta assise. Elle ne bougea pas pendant peut-être vingt minutes. Elle tenait toujours la main.

À dix-sept heures Brigitte revint. Elle vit tout de suite qu'il y avait eu quelque chose.

— Elle a parlé.

— Un peu.

— De vous.

— De ma vie. De la sienne aussi.

— C'est bien.

Brigitte ne posa pas d'autres questions.

Ce jour-là passa ainsi. Le lendemain aussi. Le lendemain encore. Trois jours qui se ressemblèrent, avec Brigitte le matin et le soir, Clara le reste du temps. Françoise ouvrait les yeux par moments, parfois parlait un peu, parfois pas. Elle prononça Hanna deux fois encore. Elle prononça Joachim une fois. Elle prononça le prénom de son mari Philippe une fois, d'une voix normale, comme si elle l'appelait dans une autre pièce. Elle prononça Clara souvent. Elle ne se plaignit jamais. Elle ne sembla pas souffrir.

Clara rêva chaque nuit. Des variantes. Une nuit, elle vit la main de l'homme qui touchait le poignet de sa mère. Une nuit, elle entendit une phrase entière — Françoise, si tu savais — sans pouvoir attribuer la voix à un visage. Une nuit, elle vit l'homme partir, marcher dans une allée, tourner au coin. Il avait un imperméable beige. Il se retournait à la dernière seconde avant le virage, et Clara essayait de voir son visage,

mais il y avait du soleil qui montait derrière lui et son visage était à contre-jour, un ovale sombre, indistinct.

Chaque matin elle se réveillait avec un peu plus et un peu moins. Un détail nouveau, un détail qui s'effaçait. Elle n'essayait plus de reconstituer. Elle laissait venir.

Dans la journée, quand elle ne tenait pas la main de sa mère, elle errait dans la maison. Elle ouvrait des placards qu'elle n'avait pas ouverts depuis l'adolescence. Elle retrouvait des choses qu'elle avait oubliées. Une boîte en bois dans un tiroir du salon avec des photos en vrac, dont trois de ses grands-parents paternels devant leur maison de Carnac dans les années soixante. Un service à thé en porcelaine blanche à liseré bleu qu'elle n'avait jamais vu sortir, enveloppé dans du papier journal jauni. Les livres scolaires de sa mère du temps où elle était au collège dans les années soixante-dix, avec son nom de jeune fille écrit à l'encre noire sur la première page. Françoise Kerdouar. Clara avait oublié que sa mère s'appelait Kerdouar avant de s'appeler Morvan. Un nom breton qu'elle n'avait pas pensé en tant que nom propre depuis des années.

Elle retraversa aussi le couloir du bas où étaient accrochées les photos de famille, qu'elle ne regardait plus depuis longtemps. Son père jeune, avec une moustache qu'il avait ensuite rasée. Sa mère au bord d'un lac, en maillot une pièce, peut-être vingt-sept ans. Elle-même bébé, puis enfant, puis adolescente, puis étudiante à Lyon lors d'une remise de diplôme. Il n'y avait pas de photo d'elle après Londres. La dernière devait dater de 2018 ou 2019, un mariage d'une cousine, Clara sourit devant l'objectif avec une robe rouge qu'elle n'avait plus jamais mise ensuite. Françoise avait cessé d'accrocher de nouvelles photos à peu près à cette époque, ou peut-être plus tôt. Clara ne savait pas pourquoi, et ne voulait pas chercher.

Elle sortait la louve quatre fois par jour dans le jardin. La louve aimait cet enclos étroit. Elle reniflait les mêmes coins. Elle levait parfois la tête pour regarder le merisier où les mésanges s'affairaient. Elle ne sautait jamais sur la clôture, elle ne grondait pas, elle semblait comprendre qu'il y avait,

dans cette maison, quelque chose qui imposait le calme. Clara la regardait faire en pensant qu'elle grandissait encore, que ses épaules étaient plus larges qu'il y a un mois, que son poitrail s'élargissait, qu'elle prenait sa forme d'adulte presque à vue d'œil. Elle pensait que c'était beau. Elle pensait aussi que c'était un problème qu'elle allait devoir régler bientôt, dès que ceci serait fini.

Un après-midi, la louve trouva quelque chose dans le coin du jardin, vers la haie de thuyas qui séparait du voisin. Elle creusa à peine, tira avec ses dents, recula. Clara s'approcha. C'était le squelette d'un petit oiseau, un merle peut-être, ou une grive, mort depuis longtemps, dont les os étaient blanchis par le temps. La louve le tenait dans sa gueule, immobile, attendant de voir ce que Clara dirait. Clara ne dit rien. Elle la laissa faire. La louve reposa l'oiseau sur l'herbe, s'allongea à côté, la patte posée sur les os, comme pour les garder. Elle resta ainsi un long moment. Clara s'assit sur les marches de la terrasse et regarda. Elle pensa que la louve avait trouvé ce qu'elle avait à trouver dans ce jardin, et qu'après ça elle se tint tranquille.

Le troisième jour, dans l'après-midi, elle appela Inès.

— Inès.

— Clara. Comment va ta mère.

— Elle va partir dans les jours qui viennent. Peut-être demain, peut-être dans quatre jours. Personne ne peut dire.

— Tu tiens.

— Je tiens.

— Tu dors.

— Je dors mais je rêve beaucoup.

— Tu rêves de ta mère.

Clara hésita.

— Je rêve de quelqu'un que je n'ai jamais connu. Je crois.

— Qui.

— Un homme. Je ne sais pas qui il est. Ma mère a prononcé un prénom que je n'avais jamais entendu. Depuis, je fais des rêves.

— Tu penses qu'elle a aimé quelqu'un d'autre que ton père.

— Je ne sais pas.

- Est-ce que c'est grave, si elle a aimé quelqu'un d'autre.
Clara prit un moment pour répondre.
- Non. Ce n'est pas grave.
- Alors laisse ça venir. Si ça veut venir. N'y résiste pas. N'y cours pas non plus.
- D'accord.
- Un silence.
- Tu manges.
- Un peu. Moins que d'habitude, mais je mange.
- Tu dors. Tu es fatiguée mais tu dors.
- Je dors. La fatigue, oui. Mais c'est normal pour les circonstances, tu diras.
- C'est normal pour les circonstances.
- Oui.
- Si ça arrive dans la nuit, tu m'appelles. Même à trois heures. Tu m'appelles.
- Je t'appelle.

Elles raccrochèrent. Clara posa le téléphone. Elle pensa qu'Inès avait eu exactement la bonne réaction. Qu'elle n'avait pas cherché à résoudre, qu'elle n'avait pas moralisé, qu'elle avait juste laissé Clara avoir son trouble et son rêve. Elle pensa qu'elle avait beaucoup de chance d'avoir Inès.

Elle pensa aussi qu'Inès ne savait pas pour son corps. Qu'elle n'avait toujours rien dit, pour le ventre qui tirait, pour la fatigue qui n'était pas que celle d'une veille, pour ce qu'elle repoussait depuis des semaines. Elle se dit qu'elle le dirait un jour. Pas maintenant.

Le quatrième jour, au petit matin, à six heures quarante, la respiration de Françoise changea. Clara qui dormait dans la chambre d'en face se réveilla parce que le rythme n'était plus le même. Elle se leva, traversa le couloir, s'assit près du lit. Elle prit la main. Françoise n'ouvrit pas les yeux. La respiration se fit plus longue, plus espacée. Une inspiration, cinq secondes, une expiration. Puis dix secondes. Puis quinze secondes sans rien, et Clara pensa que c'était fini, puis une inspiration encore. Puis plus rien.

Clara resta avec la main dans la sienne pendant une heure. La main était encore tiède au début, puis elle se mit à refroidir par endroits, d'abord au bout des doigts, puis à la paume, pendant que le dos de la main restait encore chaud un moment. Clara regardait ça comme on regarde une chose qu'on connaît par son métier mais qu'on n'avait jamais vue chez une personne. Elle avait vu mourir beaucoup d'animaux. Le refroidissement suivait à peu près la même courbe. Mais les animaux n'avaient pas eu son enfance.

Il faisait clair maintenant. Le merisier dehors était plein de mésanges qui chantaient toutes à la fois, comme elles chantent en mars quand la saison tourne et qu'elles commencent à se chercher. Elle entendait le trafic matinal sur le boulevard un peu plus loin, les premiers klaxons, le passage régulier d'un bus à l'arrêt du coin. Un camion de livraison faisait marche arrière quelque part dans la rue avec son avertisseur sonore qui beepait. Tout continuait. Clara tenait la main qui refroidissait lentement, et tout continuait.

Elle pensa qu'elle devrait appeler Brigitte. Elle ne le fit pas tout de suite. Elle resta encore. Elle se dit qu'elle voulait cette heure. Qu'il y aurait après des démarches, des coups de téléphone, des papiers, des gens, que tout irait vite. Qu'elle avait droit à cette heure-là, seule, avec la main.

Elle lui parla un peu. Pas à voix haute. Elle lui dit des choses qu'elle n'avait pas dites de son vivant. Pas ce qui s'était passé à Londres. Pas ce qui s'était passé à Draguignan. Des choses plus simples. Qu'elle l'aimait. Qu'elle s'excusait de ne pas être venue plus souvent. Qu'elle garderait la maison ouverte encore un peu avant de la vendre, si elle la vendait. Qu'elle essaierait de vivre.

À sept heures quinze elle appela Brigitte. Brigitte arriva un quart d'heure plus tard avec les premiers gestes. Elle ferma les yeux de Françoise, lui remit les cheveux en place, lui joignit les mains sur le drap. Elle prit Clara par l'épaule un moment sans rien dire. Puis elle appela le médecin pour le certificat de décès.

Clara descendit à la cuisine. Elle but un verre d'eau. Elle sortit la louve dans le jardin. Elle s'assit sur les marches de la terrasse avec la louve à côté d'elle. La louve posa la tête sur sa cuisse. Elle laissa les larmes venir, sans bruit, pendant peut-être dix minutes. Puis elles passèrent.

Elle rentra. Elle appela Bertrand. Elle appela Inès. Elle appela sa cousine de Lorient. Elle commença à appeler les pompes funèbres, à organiser ce qu'il y avait à organiser.

Elle ne rêva pas cette nuit-là. Elle dormit peu et mal mais sans rêve. Elle le remarqua au matin, qu'elle n'avait pas rêvé. Elle pensa que c'était peut-être parce que sa mère était morte et qu'il n'y avait plus personne pour lui envoyer des choses.

